

## Un pyjama à carreaux écossais

*Un chat doit vivre à fond chacune  
de ses neuf vies.*

À ma connaissance, il n'existe aucune loi qui interdise les pyjamas en pilou. Néanmoins, celui-là était en tartan vert foncé et surtout, identique à celui que mon père portait à l'automne de sa vie.

En outre, il n'était vraiment pas de saison. Le pays suffoquait sous la canicule. Un pyjama d'hiver en été, c'était une hérésie.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? m'a demandé Philip en se pavanant dans la chambre avec la nonchalance affectée d'un mannequin habitué des podiums.

J'ai remonté l'oreiller derrière ma tête afin de pouvoir finir mes mots croisés sans le soutien d'une minerve.

Comment pouvais-je expliquer à mon époux bien-aimé que, sans le savoir, il était en train de devenir mon père ?

Nul besoin d'être Sherlock Holmes pour reconstituer les faits. À l'heure de sa pause-déjeuner, Philip était allé flâner dans les allées d'un grand magasin où une employée avait illico repéré la proie facile. Blonde,

vingt-cinq ans, un sourire impeccable qui avait dû mettre ses parents sur la paille, elle lui avait fait signe de venir tâter le tissu. Aussi démuni qu'un fox-terrier devant un filet de bœuf, mon mari avait traversé les rayons de sous-vêtements au petit trot pour la rejoindre à son comptoir. La charmante employée lui avait alors décoché un sourire lumineux et s'était mise à effleurer de ses griffes manucurées le pilou de la collection de l'hiver dernier. Puis elle avait fait l'article à mon mari subjugué : col passepoilé de blanc, style rétro... Flatté dans sa vanité, Philip avait tout gobé. Franchement, on devrait interdire aux mâles hétérosexuels de faire les magasins seuls.

L'homme qui se trouve être mon mari depuis vingt-deux ans est un être doué d'une bonté d'âme et d'une délicatesse hors du commun. Pas une seule fois il n'a protesté contre les T-shirts beiges XXL (100 % coton, les seuls qui soient vraiment respirants) dans lesquels je dors, ni contre mes leggings de mémé assortis (très pratiques pour dissimuler mes maxiculottes taille haute).

Toute femme sensée se serait couchée sur le côté et aurait complété sa grille de mots croisés (10 vertical : « Graisse de cuisson »). Mais le bon sens n'a jamais été ma qualité première. Du coup, je n'ai pu m'empêcher de dire à mon mari que ce pyjama n'était pas très excitant. À aucun moment je ne me suis moquée. Je lui ai simplement fait part de mon sentiment avec la franchise qui s'installe dans un couple, passé la cinquantaine. À la seconde où les mots ont franchi mes lèvres, j'ai regretté de les avoir prononcés. En effet, Philip

aurait très bien pu me rétorquer que j'avais pris dix kilos en écrivant mon dernier livre ou que ma conception du rangement consistait à laisser traîner mes vêtements par terre. Il était tout à fait en droit de le faire. Mais il s'est contenté de me gratifier de son petit sourire qui m'a toujours énervée.

— Méfie-toi, m'a-t-il dit en soulevant le couvre-lit en patchwork pour se glisser de son côté. L'excitation a un prix...

J'ai eu l'impression qu'un wok en fonte s'abattait sur mon crâne. Car malgré le bonheur que m'apportaient notre union, nos grands enfants et nos deux merveilleuses petites-filles, malgré ma reconnaissance infinie envers les miracles de la médecine moderne, je traversais depuis quelques mois une phase d'insatisfaction fébrile assez déconcertante. Notre vie de couple me semblait un peu, pff... plan-plan. L'excitation avait peut-être un prix, mais je me sentais presque disposée à le payer.

Jamais mon existence ne m'avait paru aussi morne. Rien ne pourrait jamais surpasser la béatitude qui m'avait envahie à la naissance de mes quatre enfants, lorsque j'avais découvert leur petit visage. Bien souvent, la truffe humide d'un chaton ou la fraîche caresse de l'herbe sous mes pieds me procurait une bouffée d'euphorie impromptue. Mais mon ancienne vie de journaliste, cette époque où je frayais avec les semblables de Mick Jagger et de Paul McCartney, me semblait aujourd'hui à des années-lumière. En ce temps-là, quand le téléphone sonnait, c'était l'attaché de presse de Pavarotti qui me suppliait de faire une interview

intimiste de la star. On me proposait de m'envoler pour l'Alaska ou Tahiti en échange de quelques lignes dans un journal.

Aujourd'hui, pour mettre un peu de piment dans ma vie, je devais recourir à des mesures extrêmes dont aucune ne donnait satisfaction – ni à moi ni à personne. La mèche violette dont j'avais agrémenté ma frange, en dépit des mises en garde répétées de Brendan, le coiffeur le plus patient que la terre ait jamais porté, avait été un fiasco. Philip et les enfants avaient bien trop de tact pour m'en faire la remarque, mais moi-même, je commençais à me rendre compte que mes bas résille rouges étaient d'un ridicule achevé. Chaque jour était la réplique du précédent, en plus terne. Lors de ma promenade matinale au centre commercial, le ciel qui autrefois m'apparaissait opalescent m'accablait à présent de son éclat d'acier. Les pies qui, avant, se posaient à mes pieds s'étaient envolées vers une autre partie de la ville, avec cette libre insouciance propre aux oiseaux. Oui, même les oiseaux me trouvaient rasoir.

Aller voir mon médecin ? Oui, c'était une possibilité. Elle me prescrirait un traitement et me conseillerait de faire davantage d'exercice. Or, je n'avais pas l'intention d'aller grossir les rangs de ces malheureuses qui se bourrent de petites pilules pour donner le change, mais que trahissent leurs pupilles dilatées et leurs sourires factices. Dans un roman, je me serais envolée pour la France où j'aurais rencontré l'amour en la personne d'un cultivateur de lavande. Mais même en supposant que je sois capable de faire un coup pareil à Philip, quel cultivateur de lavande digne de ce nom aurait voulu de

moi ? Il se serait gaussé de mon français rudimentaire et je l'aurais horripilé en parsemant de miettes de croissant son magnifique sol en pierre naturelle.

Alors j'ai cassé un beau saladier de service, histoire d'animer un peu ce dimanche après-midi soporifique. Je n'ai jamais été du genre à faire voler la vaisselle. Le saladier a explosé au sol dans un fracas jouissif, pile à la seconde où je me rendais compte qu'en fait, j'y tenais vraiment beaucoup. C'était une création allemande en porcelaine blanche, au bord délicatement ondulé et sans doute irremplaçable. L'Helen d'avant aurait choisi de casser un objet sans valeur et sans intérêt, une des gamelles de Jonah, par exemple. Mais cette femme sympathique, trop digne et trop respectueuse des sentiments d'autrui pour jeter par terre quoi que ce soit de plus lourd qu'une chaussette, cette femme-là s'était envolée. Une folle avait pris sa place.

Si le fracas de la porcelaine sur le carrelage avait de quoi choquer, ce n'était rien à côté de la tête que faisait Philip. Il était blême. Sa bouche formait un O parfait. Un silence de mort régnait à présent dans la pièce. J'étais sûre que Philip allait rafler ses clefs de voiture et prendre la porte. Après tout, je l'avais bien cherché. Du reste, je souhaitais presque qu'il le fasse : j'étais lasse de vivre dans la crainte qu'il me quitte parce que j'étais trop vieille, trop grosse... bref, trop moi.

Les yeux rivés sur les bris épars de porcelaine, j'ai attendu. Au bout de quelques secondes, Philip est allé chercher la pelle et la balayette et a entrepris sous mon regard penaud d'effacer toute trace du désastre.

Notre couple ne battait pas de l'aile, loin de là. Au contraire, notre lien s'était même renforcé suite à ma récente expérience d'un cancer du sein. Durant les mois qui avaient suivi mon opération, nous nous étions cramponnés l'un à l'autre comme deux naufragés en haute mer. Néanmoins, une fois la tempête retombée et après avoir assimilé l'idée que je n'allais finalement pas passer l'arme à gauche, nous nous étions laissés glisser dans une neutralité bienveillante. Tels deux frères somnambules, nous évoluions dans une routine ponctuée de tasses de café et nous passions nos soirées devant la cheminée, chacun sur son iPad.

Bien sûr, il y avait aussi Jonah, notre chat siamois au cerveau dérangé qui, malgré un traitement à vie, s'attendait à ce que je lui consacre chaque seconde de mes journées.

Dans mon cas, le pronostic des médecins était bon. Mais tout en étant soulagée de ne pas devoir organiser mes obsèques rapido, je regrettais vaguement, dans un recoin de mon esprit, l'intensité que prend l'existence quand on se sait sur le fil du rasoir.

Si la vie m'a appris une chose, c'est bien à me méfier des décisions prises sur un coup de tête. Des dizaines d'années auparavant, une surdose hormonale du même tonneau m'avait déjà catapultée dans le mariage et la maternité à l'âge de dix-neuf ans. Néanmoins, après mon speed-dating avec la mort, je ne pouvais m'empêcher, indépendamment de la quantité de sable restant dans mon sablier, de vouloir continuer à vivre comme si la fin était proche. Je voulais mordre la vie à pleines dents, dans toute son énergie et sa dangereuse beauté.

Philip a ôté ses lunettes et les a posées sur la pile de livres qui encombrant sa table de nuit. Puis il s'est penché sur moi, a déposé un baiser sur mon nez et s'est pelotonné contre moi. Le dimanche soir, nous allions toujours nous coucher à vingt et une heures trente, en prévision de la Grosse Semaine À Venir. Philip se levait aux aurores, s'échinait sur son vélo d'appartement, puis filait sous la douche. Une fois rasé et en costume, il m'apportait une tasse de thé au lit avec des tartines de pain grillé à la confiture de framboise. Une vie conjugale douillette, mais d'une prévisibilité abrutissante.

Mon stylo hésitait au-dessus du 7 horizontal : « Parfois mortel » (en cinq lettres, commençant par un *E*). Un trotinement sourd, venu de l'entrée, a soudain interrompu ma concentration. Un martèlement de coussinets sur le parquet, accompagné d'une série de miaulements pressants, de plus en plus forts.

— C'est parti... a marmonné Philip sous les couvertures.

Cramponnée à ma revue de mots croisés, j'ai serré les fesses et je me suis préparée à l'assaut. Quelques secondes plus tard, un chat siamois au regard fou a défoncé la porte de la chambre, pris son envol et atterri lourdement entre mes jambes. Mon mari voyait d'un mauvais œil la fixette que faisait Jonah sur mes cuisses. Chaque fois que je tentais de lui expliquer que la partie inférieure de mon corps présente des zones remboursées, au moelleux irrésistible pour un chat soucieux de son confort, Philip restait sceptique. Certes, je ne me suis pas non plus trop foulée pour le rassurer. Après tout,

Jonah et lui étaient les seuls mâles sur la planète Terre à manifester un intérêt pour mon anatomie.

Le poil encore humide et l'air du félin qui a triomphé de dragons imaginaires sous la véranda (ou plutôt sous sa «véranchat»), Jonah a émis un miaou victorieux. Puis il a tournicoté trois fois sur lui-même, s'est niché entre mes jambes et s'est mis à pétrir le couvre-lit en patchwork. Une fois certain que j'étais agréablement clouée au lit, il a enroulé sa queue ridiculement longue autour de l'éminence de mes genoux. Du bout de l'index, j'ai caressé son petit nez velouté et, ronronnant comme un tracteur, il a commencé à se nettoyer les crocs sur ma main, mes ongles faisant office de fil dentaire.

Enfin, Jonah m'a décoché un regard bleu saphir sous son masque chocolat noir et a bâillé avec un claquement de langue satisfait. Immobile, j'attendais qu'il s'assoupisse. Quand son ronron s'est mué en doux râle, j'ai cru pouvoir récupérer ma main sans risque. Millimètre par millimètre, j'ai entrepris de la dégager, mais une patte péremptoire s'est étendue sur mon poignet. Jonah avait sorti les griffes et exerçait une légère pression, sans me les planter vraiment – sa façon à lui de me rappeler mon statut de créature subalterne. Rien n'est plus flatteur qu'un chat qui vous inclut dans sa vie, même s'il a tendance à vous voir comme un coussin ambulante.

Entre Philip blotti contre moi et Jonah niché entre mes jambes, je me sentais prise dans un étau de mâles alpha. Certes, j'adorais Jonah, mais c'était le chat le plus exigeant du monde. Véritable pot de colle, il squattait mes genoux, mes bras, mon cou et ne me laissait jamais sortir de son champ de vision. Sans compter qu'il se

mettait à bramer comme un cerf dès que les choses n'allaient pas dans son sens, à savoir la plupart du temps.

Une fois mes deux mâles partis dans des pays, des rêves parallèles, je me suis réapproprié ma main, centimètre par centimètre. Clouée au matelas par le poids de Jonah, j'ai tendu le bras pour éteindre ma lampe de chevet. Mon corps a émis un gémissement involontaire, note isolée dans la symphonie de bruits divers qu'il produisait ces derniers temps. Les yeux grands ouverts dans l'obscurité, je réfléchissais. Que se passait-il dans la tête de mon mari ? Il semblait avoir effectué en douceur la transition entre la folle passion de nos premières années et la sérénité du milieu de la vie. Ou alors c'était un acteur digne d'être oscarisé.

Il était sans doute inévitable que les baisers enflammés finissent par se muer en bisous de dimanche soir. L'amour se vit à plusieurs niveaux. Le sexe peut être une activité euphorisante et addictive, mais garder du désir pour la même personne demande une certaine dose d'imagination.

Le cinéma fait tout un foin du premier baiser et des nuits d'amour torrides, toujours suivies (quatre-vingt-dix-neuf minutes plus tard) par une course frénétique jusqu'à l'aéroport, lorsqu'il croit qu'elle le quitte. En revanche, Hollywood fait peu de cas de l'exploit quotidien qui consiste à entretenir la flamme tout au long des nombreuses réincarnations que subissent deux personnes au cours de leur vie commune.

La respiration de Philip était de plus en plus profonde et régulière.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui ai-je demandé.

— Qu'est-ce que... hein ?! a-t-il bredouillé en tirant le drap sur son épaule tout en se recroquevillant comme une chenille. Ma foi, une bonne nuit de sommeil, ça ne serait pas du luxe.

Je lui ai tapoté l'épaule.

— Non, mais... sérieusement. S'il ne te restait que quelques années à vivre, comment choisirais-tu de les passer ? Il y a quelque chose que tu as toujours rêvé de faire, un endroit où tu as toujours voulu aller ?

Le silence est retombé dans la chambre. Soit Philip s'était endormi, soit il réfléchissait.

— L'Antarctique, a-t-il dit au bout de plusieurs secondes.

Mon mari connaissait ma théorie sur l'Antarctique. Certains endroits de la terre sont de tels sanctuaires qu'on devrait les laisser en paix. En outre, j'ai horreur du froid.

— Et... ?

— Une bicoque au bord de la mer, avec peut-être un petit bateau, histoire de faire un peu de canotage.

Il avait toujours parlé d'acheter une maison à la mer – mon pire cauchemar. Me retrouver avec deux éviers à nettoyer, le double de lits à faire et une maison pleine de sable, c'était de l'esclavage à mes yeux. Quant aux bateaux, je n'ai pas remporté le titre de reine de la Gerbe pour rien.

Jonah a remué et émis quelques bruits de léchage. La panique m'a noué la gorge. Je ne craignais pas tant d'approcher du terme de ma vie que de m'être carrément *trompée* de vie. Oui, il y avait toutes les chances pour que mon mal-être n'ait rien à voir avec une

seconde adolescence. Peut-être était-ce le signe que je gâchais mon existence à préparer des repas et à changer la litière d'un chat tyrannique. Mon âme – si tant est que j'en aie une – me soufflait peut-être que je n'étais pas à ma place dans cette maison un peu décrépite, au fond d'une impasse, située dans un quartier populaire de Melbourne, et que mon véritable foyer se trouvait en un lieu nettement plus glamour ?

Au début, j'ai pris pour des acouphènes la petite voix qui me murmurait à l'oreille, mais son message est devenu plus fort et plus clair :

*Le temps passe. Saisis toutes les aventures qui se présentent.*

J'ai sombré dans un tourbillon de rêves agités. Depuis que l'idée d'une vie plus palpitante avait abordé les rives de mon esprit, elle s'était engouffrée en moi avec la force d'un cyclone. Certes, je n'avais jamais connu d'énorme tempête, mais j'avais vu comment l'ouragan Sandy avait englouti Manhattan, quelques mois plus tôt. Les images des vagues qui avaient déferlé sur la ville m'avaient profondément remuée. À l'époque, j'ignorais que cet ouragan n'avait pas fini d'avoir des répercussions et qu'il allait provoquer une autre forme de bouleversement dans mon existence. Mes inquiétudes étaient sans objet, le calme plat allait bientôt prendre fin. Dans un refuge à l'autre bout du monde, une petite tornade noire léchait ses pattes duveteuses dans sa cage... et m'appelait à travers l'espace et le temps.